

EPISODE SANGlant DE LA LIBERATION DANS LE HAUT-JURA

JOURNEES DES 21 - 22 AOUT 1944

LES ROUSSES

Journal Intervi...
sept. 1944

Le livre de raison de la paroisse conserve, manuscrit, l'article suivant paru dans *La Croix Jurassienne* du 17 mars 1945, signé E.T., selon toute vraisemblance Ernest THUREL, ancien curé des Rousses de 1936 à 1941.

Depuis quinze jours, les Rousselands vivent en alerte perpétuelle. Les coups de main se sont multipliés, si bien menés d'ailleurs grâce à l'intelligence et à la bravoure des résistants locaux que l'Allemand (douaniers allemands), à bout de souffle, a quitté le pays pour se réfugier en Suisse. C'est donc un vent de liberté qui souffle sur le village aujourd'hui, faisant claquer le drapeau tricolore hissé sur la place et portant vers nos grands bois les accents d'une première Marseillaise. L'enthousiasme est à son comble... N'a-t-on pas vu Monsieur le Curé donner l'accolade à Monsieur le Maire en criant : « Vive la France ! » Cette même journée devait, hélas, s'achever dans le sang.

Une colonne de Russo-Franco-Allemands est brusquement signalée sous les Barres. Hâtivement, quelques maquisards prennent leurs positions. Les arrivants sont accueillis à proximité du village par quelques rafales de mitrailleuses et de P.M. dont l'effet le plus clair est de mettre en fuite ces brutes avinées. Cependant la fusillade grandit et se rapproche, le canon entre en action. Le pire est à redouter ; c'est alors que des hommes se dressèrent pour faire face - pacifiquement - à la horde déchaînée. Ce sont l'Abbé Noël CHALUMEAU, le jeune et ardent Curé des Rousses, officier de réserve ; Maxime GRENIER, maire ; Adrien MICHAUD, libraire ; Antoine BERTHET, père de sept enfants ; Auguste SALVIN dont un fils tomba à Namsois (?) en 1940.

Drapeau blanc déployé, la délégation se porte sur la route de Morez au-devant de cette masse hurlante. « Cessez le feu », crie le prêtre d'une voix ferme aux maquisards, tandis que le maire tente quelques explications avec les Allemands. En guise de réponse, injures, menaces, imprécations, jurons, ricanements... Des soldats, le fusil braqué, entourent et gardent comme otage toute la délégation pacifique. Cependant, le groupe des otages augmente. Voici d'abord six nouveaux otages, parmi lesquels le Docteur CREISSON et Robert LACROIX,

origes, parmi lesquels le Docteur CREISSON et Robert LACROIX, pour ne citer que ceux qui ne reviendront pas. Ensuite, c'est encore un jeune de quinze ans (André LIZON), une femme, un homme, la bouille à lait au dos (Jules BERTHET), un dernier qui tente vainement d'exhiber ses papiers.

LE DRAME

Ils sont donc quinze maintenant, assis par ordre sur le talus de la route, puis emmenés en une suprême étape au tournant des Bayards. Multiples incidents et contre-ordre, finalement on les aligne contre le mur de soutènement à ce tournant de la route ; puis on les fait asseoir, toujours face au mur. Un sursaut de fierté française a secoué ces braves lorsqu'on prétend les faire asseoir à terre pour y mourir le dos tourné : « On est Français » s'écrie LACROIX, « debout ! ». Et tous se redressent et se retournent crânement, face aux Boches. Le maire, très droit, la tête rejetée en arrière, se frappe la poitrine de la main comme pour se désigner aux premiers coups et faire comprendre que tous veulent la mort en face : « Comme cela », dit-il d'une voix forte.

C'est alors la révolte et la tentative d'évasion, préméditée en cours de route. Laissons ici la parole à l'un des rescapés.

UNE EVASION MOUVEMENTEE

Le Docteur CREISSON, qui tout le long du parcours, n'a pas dit un seul mot, mais me paraissait plein de fureur concentrée, jette à toute volée au milieu de la route son sac médical qu'il portait à l'épaule et fonce sur les soldats. Quatre d'entr'eux se ruent sur lui, mais le docteur, de forte constitution, jouant des épaules et des poings, s'en débarrasse et saute sur la voix du tram. Au même instant un cosaque trapu part à la rescousse. Il ne va pas loin : d'un bond, R. LACROIX est sur ses épaules et le saisit à la gorge. A mon tour, je m'élançai (A. BERTHET) et profite de la stupeur des soldats qui voulaient nous maintenir collés au mur ; je leur glisse entre les mains, je saute sur la

voie du tram, mais je me trouve arrêté net par la barrière à neige de deux mètres de haut, que la fatalité a placée là. Les balles sifflent de partout, j'entends de grands cris : cris des blessés, hurlements des boches, je ne sais au juste. Je me sens perdu, mais l'imminence du danger me donne une vigueur et une agilité que je ne me soupçonnais pas. Je me hisse en haut de la barrière. Je parviens à me faire basculer de l'autre côté, la tête en bas, mais je reste accroché par la poche de mon veston. Je gigotte tant que je peux ; tout craque enfin, la barrière et l'étoffe, et je tombe lourdement sur la tête. Instantanément, je suis sur mes jambes et, plié en deux, je dévale la côte.

Ne me sentant pas poursuivi, je m'arrête dans le bois. Plus rien, les cris et les coups de feu ont cessé. J'attends anxieusement, espérant toujours qu'un de mes camarades me rejoindra, mais tout me paraît bien fini. Désespéré, je continue mon chemin vers Prémanon. Arrivé sur une hauteur, j'aperçois l'incendie qui dévore Les Rousses-en-Bas. De fait, cinq maisons avaient été incendiées ce soir-là par les boches ; tandis qu'en même temps, à l'autre extrémité du village, au Platelet quatre autres fermes étaient brûlées par les troupes qui se repliaient de Gex. Je songe à ma famille, à mes sept enfants, à tous mes camarades morts sans doute. Et, sentant mon impuissance, je serre les poings tandis que des larmes de rage me viennent aux yeux.

LES VICTIMES

Mais revenons aux Bayards pour y entendre le récit d'un autre rescapé, témoin de la scène d'horreur (M. le Maire) :

Dès que nous nous sommes retournés pour protester d'être fusillés dans le dos, les balles sifflent et l'un des nôtres s'écroule ; c'est Adrien MICHAUD, atteint d'une balle à la cuisse, il perd son sang en abondance. M. le Curé a pu se pencher sur lui, lui dire quelques mots de réconfort spirituel, lui donner l'absolution. Mais bientôt on le repousse à coups de crosse. Notre camarade mourra sous nos yeux sans qu'aucun secours médical puisse venir diminuer ses souffrances. Entre temps, R. LACROIX, ayant terrassé son cosaque, part comme une

flèche... On le retrouvera dans le bois, atteint d'une balle au-dessus du cœur. De même qu'on relèvera le corps du docteur tombé à cinquante ans d'une balle explosive dans le dos, et A. SALVIN, tué d'une balle au front. « C'est le plus beau jour de ma vie », avait dit ce dernier peu avant de mourir. Les autres otages, toujours alignés au mur, attendent leur dernier moment et demandent à M. le Curé de les exhorter à bien mourir.

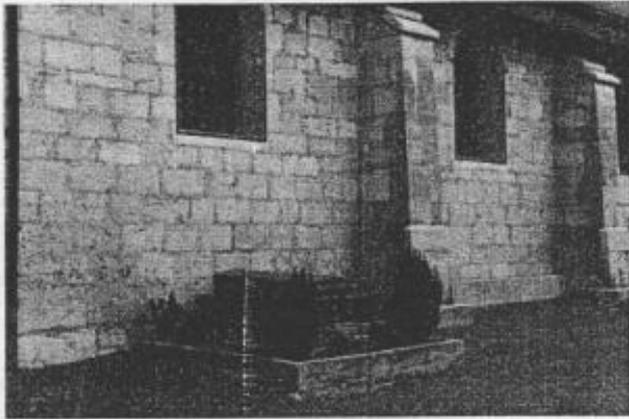
LA MORT DU PRETRE

Vers 20 h 30, nous sommes rejoints par trois nouveaux otages, mais ordre est donné de nous reconduire aux Rousses... C'est à ce moment qu'une seconde évasion se produit. L'un de nous (LAGUT, le fromager) bondit dans le talus : dix, quinze coups de feu... Il est touché ; Non, sa chute l'aura sauvé. Un bras fracturé, mais il est sauf. Un autre encore réussit à s'échapper en longeant un camion sans être aperçu.

Cependant, nous croisons, sur le chemin du retour, vingt-cinq à trente camions et voitures : c'est le reste des garnisons allemandes du Pays de Gex. Un ordre bref retentit : halte, retour ! Le capitaine veut nous interroger : « Dans votre groupe » nous dit-il, « il y a un homme qui portait un brassard de la Croix Rouge et qui a blessé une sentinelle russe avec un pistolet ». Que faire pour détruire cette accusation mensongère ? Nous sommes entourés de soldats descendus des camions. Le capitaine fait l'inspection du groupe. M. le Curé reste seul muni de brassard (une équipe de secours avec brassard avait été constituée par le docteur). Il est donc appréhendé : « C'est vous », dit l'officier, « di-
reste vous n'aimez pas les Allemands, nous le savons ».

Très calme, le prêtre répond : « Non, ce n'est pas moi ». Le capitaine lui assène deux gifles. Je veux intervenir, mais je reçois un bourrade, puis l'ordre est donné : « Partez ! ». M. le Curé est emmené très rapidement pendant que j'essaie de rester. Un nouvel ordre m'a donné de partir. Impuissant, je m'en vais, le cœur serré, et je n'ai pu faire trente mètres qu'un coup de feu retentit ; ils ont tué notre brave curé... je ne puis retenir mes larmes, j'étais son conseiller paroissial

M. le Curé fut tué au tournant des Bayards, en bordure de la voie du tram, non loin du monument qui fut élevé par la suite. C'est là que furent ensevelis provisoirement les victimes du 21 août.



Tombe de l'Abbé Noël CHALUMEAU, curé des Rousses

LA JOURNÉE DU 22 AOÛT 1944

Le lendemain, dès six heures du matin, tout le village évacué en direction de Bois d'Amont et de la frontière suisse du Noirmont. Malheureusement, le faubourg n'avait pas été touché par l'ordre d'évacuation. C'est alors que les cosaques, encore maîtres de la place, veulent voir des « terroristes » dans toutes les maisons de ce quartier. Et le martyrologue s'allonge.

Le chef de gare, M. BARIOD, père de sept enfants, est lâchement abattu. Le fils PENSA, arraché des bras de sa mère, est tué d'une balle explosive. Le charron E. GODET est fusillé près de sa maison.

Joseph PAGET, notre dévoué chantre, sera retrouvé dans un buisson, le crâne ouvert par une balle explosive. De même, le long d'une haie, Louis LAMY, la tête fracassée. Enfin, ce sont deux douaniers, André CORDIER et Charles BONNEFOY, abattus sous les yeux de leurs familles éplorées. Au Platelet, c'est la ferme BUFFARD-MORET qui est pillée, puis incendiée. Un fils de la maison MARCEL sera, à son tour, exécuté par les sauvages.

PILLAGE ET SACRILEGE

Retranchés dans le Fort, où ils ont enfermé quatorze otages, les Allemands continuent à piller le village durant toute la semaine.

Ils avaient installé un poste de guet au clocher et une mitrailleuse sur la terrasse du presbytère. Quelques rares maisons furent épargnées ; partout ailleurs, les armoires sont fracturées, les coffres-forts enfoncés, les machines à écrire brisées, les ustensiles de cuisine et linge jetés pêle-mêle dans un indescriptible chaos. Ils ne respectèrent même pas la chapelle du couvent où le tabernacle fut forcé et les saintes espèces répandues sur l'autel.

LA FIN DU CAUCHEMAR

C'est dans la nuit du 27 au 28 août que, se voyant isolés aux Rousses, ils se décidèrent à gagner Morez, qui devait être le lieu de leur défaite. Peu à peu, les habitants rentrent dans leurs demeures pour sauver du pillage clandestin ce qui peut encore être sauvé. Des tâches douloureuses les attendent : donner aux victimes une sépulture honorable, secourir d'urgence les sinistrés des dix-sept maisons incendiées.

Le dimanche 3 septembre, des détonations étaient encore entendues du côté de Morez. La population ne fut complètement rassurée qu'à l'arrivée, vers dix-sept heures, des premières voitures blindées. Cette fois, les Allemands pouvaient revenir, canons et mitrailleuses étaient en position autour du village pour les recevoir. De fait, ils y revenaient, mais comme prisonniers.

Le village des Rousses a payé cher pour recouvrer sa liberté ; il a perdu son Curé, son Docteur, et onze de ses enfants. Puisse tant de sang répandu être une semence d'union pour le relèvement du pays !



(12) - Il s'agit d'une pelure (copie) retrouvée dans sa maison bien des années après le décès de l'intéressé et remise à Etienne Cretin-Maitenaz qui l'a toujours conservée dans son portefeuille personnel. Des postiers résistants ont intercepté des lettres de dénonciation avant leur acheminement à la kommandantur 560 de Besançon. A la fin de la guerre celles qui concernaient le maire de Bois d'Amont lui ont été apportées par la gendarmerie. Il lui était suggéré d'engager une procédure contre les auteurs de ces écrits : proposition refusée.

(13) - Rapport de mission Jaillet-Combe et al. : note adressée à la Croix-Rouge nationale suisse et internationale rédigée le 29 août 1944, 4 pages, archives personnelles.

(14) - CHEVASSUS (Jacques), *Sous les Barres – Les Rousses (Jura). L'attaque tragique du tram par les maquisards*, s.d., multigr., 13 p.

(15) - VEYRET (Patrick), *La résistance dans le département de l'Ain (...)*, op. cit.

a permis au Maire de Bois d'Amont de faire des démarches auprès du préfet du Jura et de le faire intervenir en sa faveur pour annuler son internement, ce qui a été fait.» Le dénonciateur en profite pour aggraver le cas du maire en détaillant ses initiatives « illégales » :

« Le Maire de Bois d'Amont a bien fait une quantité de faux pour faciliter à des personnes de se rendre en zone interdite, il y a eu plus de 40 fausses cartes d'identité qui ont été délivrées par lui.

Si vous aviez assuré (sic) la direction de la commune vous seriez de suite rendu compte de tout cela, de toutes les choses irrégulières, tant au point de vue faveurs dans les classements et catégories pour le ravitaillement, fausses cartes etc... etc...

Si vous cherchez à la mairie vous reconnaîtrez tout cela car les choses sont certaines.

Vous cherchez la petite bête où il ne faut pas et lorsque vous êtes devant des faits de faux vous arrangez les choses. Surveillez la chose de près avec un peu de justice, vous découvrirez ainsi que les autres responsables dans l'administration de la commune (sic). »

Les drames d'août et septembre 1944

Ces événements, sauf un, ne se sont pas produits sur le territoire de Bois d'Amont mais concernent directement cette commune comme en témoigne Gustave Jaillet-Combe, notaire à Vallorbe qui, à la demande du maire de Bois d'Amont, a diligenté une commission d'enquête suisse le 28 août 1944 pour proposer un programme de premier secours « aux 1000 réfugiés indigents et nécessiteux » (13). Ces événements ont déjà été largement décrits par des témoins directs ou publiés dans les journaux et trois monuments funéraires sur la RN 5, à la sortie sud de Morez, au tournant « Bayard » avant l'entrée nord des Rousses et à la sortie sud du village vers La Cure, en rendent témoignage. Par respect et pour ne pas risquer de déformer ces témoignages, nous nous limitons à rappeler le calendrier des événements qui ont conduit les habitants des Rousses à se réfugier à Bois d'Amont entre le 20 août et les premiers jours de septembre.



Ill. 7. Acte de sabotage contre le tram La Cure - Morez à une date non précisée. Reprod. in J. Chevassus, « Sous les Barres... », op. cit.

Dimanche 13 août. Une embuscade est tendue par le maquis au moment du passage du tram La Cure - Morez au lieu dit « Sous les Barres ». Il y aura deux morts et un blessé du côté allemand et, du côté français, Félix et Julie Lançon et Mlle Otrio y perdront la vie (14) (ill. 7).

Nuit du 14 au 15 août. Le camp Tony des FFI attaque le poste nazi de Malcombe sur la route de la Faucille; les Allemands l'évacuent (15).

Vendredi 18 août. Le réseau Robinson (M. Lançon) arrête à l'hôtel de la Frênaie aux Rousses Gédéon Van Houten, nouvellement réfugié. D'abord innocenté par le tribunal militaire du Jura il se révèle être un chef de la Gestapo travaillant à la récupération des biens juifs et à la lutte contre la résistance. Après une tentative de suicide et quelques jours à l'hôpital de Lons, il sera transféré à Paris; il y sera jugé et exécuté le 6 janvier 1945 (16).

Vendredi 18 août. Deux camions allemands sont détruits au « Turu » (17).

Samedi 19 août. Les FTP de Longchaumois attaquent, sans succès, la kommandantur des Rousses. Maxime Grenier, maire des Rousses, recommande à la population de se réfugier à Bois d'Amont ce que feront quelque 1000 personnes tandis que 250 sont accueillies dans le village voisin suisse de Saint-Cergue et 150 dans les chalets frontaliers. Malheureusement quelques familles ne seront pas parvenues à temps.

Dimanche 20 août. Les FFI préviennent l'armée suisse qu'ils vont attaquer des troupes allemandes à La Cure. L'armée suisse répond qu'il s'agit de maquisards français ! En fait ce sont les FTP savoyards. •

Lundi 21 août. Persuadés d'une attaque imminente de 200 maquisards, 70 douaniers allemands de la garnison des Rousses se réfugient en Suisse par le poste de La Cure. La population se croit un instant libérée. Funérailles aux Rousses du résistant Léon Sagnières tué le 19.

- Une colonne allemande de quelque 200 soldats dont des cosaques de l'armée Vlassov monte de Morez pour exercer des représailles. Elle est attaquée par la résistance FTP. Une délégation de courageux volontaires, dont le maire et le curé, officier de réserve, s'avance pour tenter de négocier. Des otages sont ajoutés au groupe initial, ils sont maintenant 15 tenus en joue. Dans la confusion seront abattus le docteur Henry Cresson, Auguste Salvin, Adrien Michaud et Robert Lacroix-à-la-Barbe. Quatre maisons brûlent aux Rousses-en-Bas.

En rentrant vers les Rousses, les rescapés croisent une seconde colonne allemande de 25 à 30 camions et voitures venant du pays de Gex. • M. le curé Noël Chalumeaux, personnellement identifié par le capitaine allemand (« *vous n'aimez pas les Allemands nous le savons* ») est exécuté.

Mardi 22 août (18). 13 habitants des Rousses et M. Genoud un voisin suisse, sont pris en otage, emmenés au fort des Rousses où la garnison comporte 80 soldats principalement des troupes cosaques rapatriées du pays de Gex (ill. 8).

Pendant une semaine, pillage systématique, saccage maison par maison, pièce par pièce, et incendies se poursuivent au Platelet (6 maisons brûlées) et au Faubourg. 10 habitants sont exécutés chez eux souvent devant leur famille : André Bariod, Charles Bonnefoy-Claudet, Marcel Buffard-Moret, André Cordier, Eugène Godet, Louis Lamy-Chappuis, Joseph Paget, André Pensa. Sont cités également Mansuetto Smaniotto tué à la gare de Morez et le docteur Walder-Mendel à Lamoura.

Mercredi 23 août. Max Arbez se rend au fort des Rousses pour obtenir l'autorisation de donner une sépulture aux victimes. La Croix-Rouge suisse obtient un délai de 2 heures pour leur donner une sépulture provisoire.

Jeudi 24 août. Un officier de l'armée suisse obtient l'élargissement de son compatriote Genoud.

- **Vendredi 25 août.** Arrivée à Bois d'Amont d'un premier-camion de résistants FFI et FTP (ill. 9).

(16) - « Le chef de la Gestapo en France est arrêté dans le Jura », *La Libre Comté*, 19 octobre 1944.

(17) - PROFIZI (Charles), « Mes vies... », en ligne en 2016 sur le site www.charles-profizi.fr

(18) - Pour cet item et les 5 suivants, source: VANDELLE (abbé Bernard), *Les otages du 22 août 1944 aux Rousses - journal d'un collégien de 17 ans, s.d., dactylogr.*, 13 p.



Ill. 8. Les cosaques de l'armée Vlassov. Photo trouvée sur le cadavre d'un cosaque fusillé aux Rousses. Source ADD, reprod. in Alexandre Cornu, *Mouthe sous l'Occupation*, 2014..



Ill. 9. Les FFI et FTP à Bois d'Amont le 25 août 1944. Reprod. in J-D. Collomb, *Les Remparts, souvenirs de la mobilisation 1939-1945*, Genève, 1989.

(19) - «Libération du village des Rousses», *La Suisse*, 30.08.1944; «Une visite dans le Jura français où ont régné la terreur et l'épouvante», *Journal de Nyon*, 30.08.1944; «Au Jura français, la détresse de nos voisins», *Le Courrier de la Côte*, Nyon, 31.08.1944.

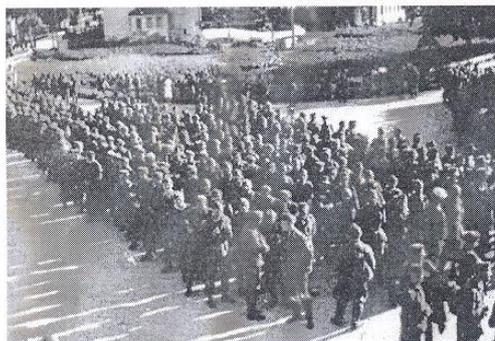
(20) - «La Résistance à Morez», Collège de Morez (...), op. cit.

(21) - COLLOMB (Jean Daniel), *Les Remparts, souvenirs de la mobilisation 1939-1945*, Genève, 1989.

(22) - Le capitaine Maurac commande les FFI de la région de Saint-Claude et «Antoine» est le nom d'un groupe franc. «Chevassus» / Maurice Guêpe est le commandant du sous groupe Jura des FFI de l'Ain et du Haut-Jura. Sans lien avec les événements des Rousses, il démissionnera le 23 septembre pour protester après la mise aux arrêts provisoires du colonel Henri Romans-Petit, son chef, le 18 sur ordre du Général de Gaulle. Source: VEYRET (P.), op. cit.

(23) - J. (Michel), «Morez a fêté sa libération», *Feuille d'avis de Lausanne*, 7 septembre 1944.

(24) - Texte de 2 p. communiqué par Maurice Bonnefoy-Claudet, probablement extrait d'un des livres de Patrick Veyret.



Ill. 10. Prisonniers allemands rassemblés devant la gare du Brassus le 4 septembre 1944. Repr. in J-D. Collomb, op. cit.

Samedi 26 août. Les communications sont coupées entre le fort des Rousses et Morez par André Bonnefoy-Claudet au lieu dit «Le gros foyard».

Dans la nuit du dimanche 27 au lundi 28 août. A 2 heures la garnison du fort se replie sur Morez, elle sera d'ailleurs attaquée au virage du «Turu». A 3 heures du matin le PC du village décroche en incendiant la kommandantur (hôtel «Heures Claires» dans l'immeuble Marinot), dans laquelle la garnison vient de passer 4 ans. A 8 heures, les cloches, manœuvrées à la main par les ex-otages du fort, sonnent d'abord le glas des fusillés puis la libération des Rousses.

Lundi 28 août. Le maquis tente une incursion vers Morez où se trouvent 600 Allemands mais sera arrêté à La Cassine et perdra 2 de ses hommes qui seront veillés militairement à la mairie des Rousses, portant ainsi à 8 le nombre des partisans tombés au combat sur la commune: Léon Sagnière, Marius Cochet, Paulus Dimidoff, Jean Hebrard, Emile Herbach, René Pasteur, Anthelme Vettier et Robert Wuillermoz.

Le maquis du camp Roland fait exploser les 30 tonnes de munitions d'un convoi.

Mardi 29 août. Maxime Grenier, maire, et Amédée Fournier, ancien maire, accueillent un tram spécial transportant des personnalités suisses des journalistes et des photographes. Trois journaux publieront dès le 30 un compte rendu détaillé de la situation (19).

Dimanche 3 septembre (20). A 9 heures, au nom des troupes de l'armée régulière française débarquée en Provence le 15 août, un ultimatum est remis par Léon Nicole aux Allemands: ils ont jusqu'à 14 heures pour se rendre. Sans attendre ce délai, le Kreiskommandant engage sa garnison dans le Risoux avec l'intention de passer en Suisse en abandonnant 28 blessés à l'hôpital, 3 véhicules, 1 moto, 3 canons, mitraillettes et fusils.

Sous les ordres du capitaine Tièri les premières colonnes de l'armée B de De Lattre de Tassigny, 3^{me} régiment de tirailleurs algériens et 7^{me} régiment de chasseurs d'Afrique, entrent dans Morez.

Elles sont aux Rousses vers 17 heures.

Lundi 4 septembre. 389 Allemands dont 7 officiers de la garnison de Morez arrivent en Suisse à travers la forêt du Risoux. Ils seront désarmés et regroupés en gare du Brassus (ill. 10). Les Russes de l'armée Vlassov engagés dans l'armée allemande sont, par contre, refoulés avec armes et munitions (21). Un détachement de militaires allemands, majoritairement issus de l'armée de Vlassov, se rend aux FFI à Trélarce. •

Mardi 5 septembre: exécution de prisonniers.

Le journaliste Michel J. rencontre les responsables de la résistance le 6 septembre et publie le compte rendu suivant dans la Feuille d'avis de Lausanne du 7 septembre:

«Dimanche un détachement de 93 allemands ont été cernés par les FFI au hameau de Trélarce. Ces hommes ont été emmenés au fort et interrogés un par un. Lundi ils ont été conduits sur la route à l'entrée du village. Sur le talus de chemin de fer qui s'élargit en une sorte de plateau, on leur a fait creuser une large fosse. Après quoi, par rangs de vingt cinq on les a exécutés au FM et à la mitraillette. Huit d'entre eux avaient échappé jusqu'à hier à la fusillade, ce ne fût qu'un sursis, ils viennent d'être exécutés à leur tour. Avec le capitaine Maurac, les lieutenants

2

Durafourg, Antoine et Chevassus (22), nous avons visité le tombeau des victimes. « Oeil pour œil » a commenté le lieutenant Durafourg. » (23)

Dans un autre témoignage (24), ce sont 118 « Allemands » qui sont arrêtés le 4 août : un officier de la Wehrmacht, 17 SS allemands et 100 ukrainiens et ce sont 80 qui sont fusillés le 5 août.

En juillet 1958 les dépouilles de 85 soldats allemands seront exhumées par le *Volksbund* et transférées au cimetière militaire d'Andilly en Meurthe et Moselle (25). Seuls deux seront identifiés : Kern Emil né en 1914 et Klinkowitz Joachim né en 1913, appartenant au 454^{ème} *Ost-regiment* de cavalerie.

Deux douaniers allemands, en fuite vers la Suisse, sont fusillés à 17h30 à Bois d'Amont au lieu-dit Le Creux à quelques mètres du mur frontière (ill. 11) par le groupe de résistants « Lamouret » (ill. 12) sous les yeux des douaniers suisses.

Mercredi 6 septembre : le canton de Morez fête sa libération en présence de Michel J. journaliste de la *Feuille d'avis de Lausanne* qui en rendra compte le 7 (23).

RELATIONS AVEC LA SUISSE

Une frontière strictement hermétique.

Entre 1939 et l'été 1944, la frontière suisse était véritablement étanche comme en témoigne Vincent Compagnon, douanier suisse à l'époque. Ses propos sont rapportés dans le livre d'André Robert : « *Pendant la guerre on arrêtait tout le monde. Il était interdit de franchir la frontière. Si c'était un Suisse qui allait en France ou un Français qui venait de Suisse c'était 10 jours dedans (en prison) puis la personne était remise à l'armée suisse* ».

(26) Telle était la règle fixée par l'armée. Fred Raymond, secrètement agent des services de renseignement helvétiques (27) fut ainsi arrêté, condamné à quelques semaines de prison et à une forte amende pour avoir franchi illégalement la frontière. Il passera même devant le tribunal de guerre.

La stricte défense du territoire suisse n'était donc pas un slogan mais une réalité douloureuse pour les riverains. C'est ainsi que les Bois d'Amoniers, non seulement n'avaient plus accès à leurs pâturages des Plats et des Loges situés en Suisse, mais même à leurs parcelles de l'enclave pourtant en territoire français mais jugées trop imbriquées dans les terrains suisses et déclarées interdits d'accès par les autorités helvétiques.

Une exception d'importance concerne le Docteur Rochat (ill. 13), médecin généraliste et chirurgien à l'hôpital du Sentier, qui a pu se faire ouvrir la frontière chaque semaine pour ses visites aux malades du village se faisant connaître soit aux douaniers soit au maire.

1944 le changement

Cette stricte défense du territoire prend fin en août 1944, période pendant laquelle une franche solidarité s'exprime en faveur des voisins français. C'est ainsi que, répondant à l'appel du maire de Bois d'Amont, Gustave Jaillet-Combe, notaire à Vallorbe et Frédéric

(25) - Echanges de courriers avec J.-D. Dalloz, M. Bonnefoy-Claudet et D. Cornu, archives personnelles.

(26) - ROBERT (A.), *Le Jura 1940-1944* (...), op. cit.

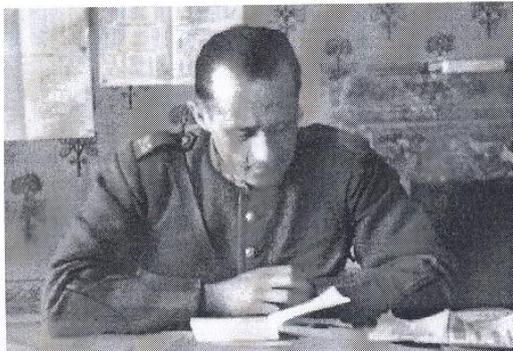
(27) - Fred Raymond est le principal correspondant suisse du réseau clandestin œuvrant par Chapelle-des-Bois. Bernard Bouveret qui en a fait partie et qui a été déporté participe encore chaque année à une marche du souvenir au « Rendez vous des Sages ». Des monuments en France et en Suisse, dont celui émouvant de la Roche Bernard au cœur de la forêt du Risoux, ont été érigés pour perpétuer le souvenir de ces passages clandestins.



Ill. 11. Deux soldats allemands exécutés à Bois d'Amont le 5.09.1944 à 17h30. Reprod. in J.-D. Collomb, op. cit.



Ill. 12. Le groupe Lamouret. Reprod. in J.-D. Collomb, op. cit.



Doc. 13. Le Capitaine médecin James Rochat. Reprod. in A. Cornu, op. cit.

(28) - Rapport Jaillet-Combe et al, op. cit.

(29) - Cf. annexe 3.

Lecoultré, vice-préfet de la vallée de Joux diligent une mission d'enquête le 28 août (28). Ils sont frappés par le dévouement des bénévoles, parmi lesquels ils signalent le rôle de Mme Prost, institutrice et de son mari. Ils proposent à la Croix-Rouge un programme de premier secours destiné « aux 1000 réfugiés indigents et nécessiteux ». Ce sont finalement 8748 repas supplémentaires qui seront servis aux réfugiés par la cantine entre le 20 août et les premiers jours de septembre. Parallèlement, une collecte organisée par les journaux de Nyon et de Rolle réunit 7400 francs.

Notons aussi un geste de solidarité du boulanger de Gex qui, face à la pénurie de farine, en a fait livrer à son confrère de Bois d'Amont via la Suisse. Des liens

s'étaient, en effet, tissés avec le Pays de Gex où, depuis 1942, pour faire face à la pénurie d'alimentation du village, les jeunes de Bois d'Amont se rendaient pour chercher des pommes de terre qu'ils devaient « creuser » puis remonter par le col de la Faucille sur leur vélo.

EN GUISE DE CONCLUSION

Cette chronique d'une municipalité frontalière entre 1939 et 1945 permet de nous remettre en mémoire les événements dramatiques qui se sont produits aux Rousses et à Bois d'Amont, sans omettre certaines décisions prises dans cette « grande mêlée » (29) et qui sont aujourd'hui soumises au jugement de l'Histoire.

Saluons, avec admiration et respect l'attitude héroïque des habitants et des engagés dont quelques-uns ont payé leur courage de leur vie. Ils méritent largement que soient une nouvelle fois décrites les circonstances de leurs gestes courageux et réaffirmée la reconnaissance de leurs descendants.

Remerciements

Des remerciements particuliers pour Maurice Bonnefoy-Claudet et André Buffard qui ont bien voulu ouvrir leurs archives personnelles, ainsi qu'à Jean-Daniel Collomb et Alexandre Cornu et leurs éditeurs qui ont autorisé la reproduction d'illustrations figurant dans leurs ouvrages respectifs.

Bibliographie complémentaire

Outre les références citées, ont été consultés :

1° Sites internet :

Le maquis de l'Ain et du Haut Jura www.maquisdelain.org, dont : Laurent Michaud network version du 31 mai 2006.

La résistance dans le Jura sur www.cancoillotte.net

2° Ouvrages publiés :

CHAVETNOIR (Maurice, *Le chemin de fer Nyon-Saint Cergue-Morez*, Les presses jurassiennes, 1978.

3° Témoignages concernant août-septembre 1944 (multigraphiés) :

André Buffard, 19 ans à l'époque, 2 p.

Janine Bonnefoy-Claudet, *Journée tragique du 22 août 1944*.







Une journée tragique

Quelle affreuse journée que le 22 août 1944. Depuis la veille, nous étions, ma famille, elle de mon oncle et de M^{lle} Bonnefoy son beau frère, dans une maison à l'écart de la grande route. Vers sept heures et demie du matin, alors que nous allions partir vers la Suisse papa ouvrit la porte pour sortir et vit que la maison était cernée par les allemands, il alla se cacher dans une chambre du premier étage. Après un moment de mitraille, les allemands entrèrent par toutes les portes en hurlant comme des bêtes féroces. Nous étions affolés. Mon oncle alla au devant d'eux en leur expliquant qu'il était douanier et qu'il avait deux enfants, mais ils s'en emparèrent et le fusillèrent devant la porte d'entrée. Reentrant aussitôt dans la maison, ils découvrirent M^{lle} Bonnefoy et le fusillèrent de même devant nous, il y avait deux nouvelles petites orphelines. Ils revinrent une troisième fois et nous prirent tout : argent, bijoux nous traitant de terroristes et nous accusant d'avoir des "Pistoles" (nous disaient ils). Vers neuf heures, ils entrèrent de nouveau dans la maison qu'ils n'avaient pas cessé de cerner, montèrent dans la chambre où papa était caché. Heureusement, il sauta par la fenêtre et prit la direction du fort. Tout à coup, il se vit poursuivi par un cosaque qui lui tirait dessus. Atteint au poice gauche et au bras droit il tomba sur un caillou, alors le saisissant il le lança au cosaque qui fut atteint à la figure. Profitant de ce moment, papa gagna le bois et se camoufla dans un trou des remparts du fort où il resta jusqu'à neuf heures du soir, moment où ne restant aucun soldat dans les parages, il partit au Bief de la Chaille.

Après la fuite de papa, les allemands nous terrorisèrent, ils aiguillaient des couteaux contre le mur en nous disant : « Tous capout ! ». Ils nous emmenèrent au village avec les otages où ils nous alignèrent dans une ruelle. Tandis qu'ils obligeaient M^{me} Bonnefoy à faire leur cuisine. Enfin après deux heures qui nous parurent des siècles, ils nous libérèrent. Et les pauvres mamans, les pauvres petites filles

prirent le chemin de Bois d'Émont. Je croyais que papa était tué. ~~Et~~ aussi quel soulagement
quand, quelques jours après, nous avons appris qu'il était encore vivant.

LES TOUSSÉS.

LES ROUSSES EXACTIONS LORS DE LA LIBERATION



Sordin (à gauche) MHJ DR



Hôtel la Mainaz, route de la Faucille DR



Hôtel col de la Faucille DR



Les Cosaques musés MN DR



L'Abbé Noël Chalumeau MHJ DR



Les Allemands au fort des Rousses - Collection Christian Carter

Au village des Rousses, en zone interdite, la libération est marquée par une suite d'actes barbares.

Le 19 août, des unités FTP de Haute-Savoie attaquent le poste allemand à la maison Marino, puis celui de la Redoute. L'aspirant Louis Sagnières, « Sordin », du camp Cyrus du Maquis du Haut-Jura est tué.

Les douaniers allemands obtiennent asile en Suisse.

Le 21 août, après avoir assisté aux obsèques de Sordin, la population s'apprête à célébrer la Libération car tout est calme. On pavoise dans le village.

Mais une colonne ennemie venant de Gex brûle les hôtels de La Faucille. Elle cherche à gagner Morez où se trouve une forte garnison gonflée par les troupes qui ont sévit sur Dortan et LAVANCIA. Ces unités de combat sont en grande partie composées de "cosaques" encadrés par des SS redoutés pour leur extrême violence. A La Cure, les maquis tentent de s'opposer mais en vain. La colonne se réfugie au fort des Rousses. Une partie de la population des Rousses fuit en direction de Bois d'Amont ou en Suisse.

Une colonne allemande de Morez vient en soutien à celle qui monte de Gex. Au tournant du « Bayard », 15 parlementaires des Rousses, avec drapeau blanc en tête, viennent à sa rencontre pour négocier mais le dialogue est impossible.

2 autres habitants les rejoignent. Les 17 personnes sont placées les bras levés, alignées au mur du Bayard sous la menace de 3 soldats armés. Le peloton ennemi se disperse. Après une longue attente le choix est fait : 3 se jettent sur 2 gardiens, d'autres sautent en contrebas de la route. Le troisième gardien placé plus haut tire : quatre d'entre eux sont tués.

Vers les 17 heures alors que le groupe est reconduit au village, l'Abbé Noël Chalumeau est abattu par le commandant près des quatre corps allongés.

Les Allemands, déchaînés, pillent puis incendient six maisons sur onze. Les otages, dont Robert Vandelle, sont emmenés.

Le vendredi 22 août, les maquis de Haute-Savoie et de l'Ain Haut-Jura attaquent les Allemands qui se réfugient dans le fort, mais emmènent maintenant avec eux 15 otages. Le lendemain escortés par des soldats, plusieurs hommes des 15 vont au ravitaillement au village. Un du groupe ne revient pas. Il a pu s'échapper. Les 14 hommes sont angoissés sur leur sort. Le 25, un du groupe, de nationalité suisse est libéré. Les Allemands sont solidement retranchés.

Le dimanche 27 le canon des occupants de Morez gronde. Plusieurs fusillades retentissent dans l'après midi, toutes proches.

Dans la nuit du 27 au 28 août, les otages sont chargés de

19 août au 3 septembre 1944

LES ROUSSES ET MOREZ LES COMBATS DE LA LIBERATION



4^e RTT MHJ DR



4^e RTT Louis Paget-Chevassus M le Curé MHJ DR



Louis Paget et le Préfet MG MHJ DR



Cyrus Libération Les Rousses MHJ DR

Après le débarquement allié en Provence le 15 août 1944, les troupes allemandes refluent du sud et battent en retraite.



Chevassus-Maurice Guêpe MHJ DR

Après les attaques d'août où les Maquis Ain et Haut-Jura ont des tués, dont « Zato », Hugues Bassano de Morez les maquis fixent l'ennemi dans le fort des Rousses. Maurice Guêpe, "Chevassus", chef des Maquis du Haut-Jura Service Périclès, explique : "Pour déloger maintenant les Allemands installés dans le fort des Rousses (Russes blancs et SS) il faut attendre l'artillerie et l'aviation alliée.

Toutes les routes sont pratiquement bloquées mais nous ne pourrions empêcher les exfiltrations dans les bois".

Malgré l'encercllement du fort par le maquis, dans la nuit du 27 au 28 août les Allemands aidés par une colonne venue de Morez parviennent à s'échapper. Le groupe franc "Antoine" se lance à leur poursuite mais deux maquisards sont tués à La Cassine. Les derniers combats ont lieu au nord de Morez entre des unités allemandes qui cherchent à briser l'encercllement, soutenues par des troupes venues en renfort de Saint-Laurent-en-Grandvaux, Mouthe, Pontarlier.

Le 28 août, en position au col de La Savine, la compagnie Simca commandée par le capitaine Roux, "Maurac" perd deux hommes.

Le camp Roland-Gao livre des combats meurtriers à la combe des Cives (Chapelle des Bois les 28 et 29 août. Les Allemands subissent de lourdes pertes.

Le camp Jo perd 12 hommes à la Combe de Morbier le 1^{er} septembre. Deux civils sont fusillés aux Marais.

Le 3 septembre, les éléments du 4^e RTT arrivent à la frontière de la Cure puis libèrent Morez le même jour. Le maire Louis Paget, et le Préfet, saluent la foule et les maquisards sur la place.



Une prise d'armes a lieu aux Rousses en présence des notables du village, d'Henri Romans-Petit, chef des FFI de l'Ain et du Haut-Jura, des maquisards du camp Cyrus de la population locale et de citoyens suisses, dont de nombreux journalistes.

Le 3 septembre, des soldats allemands passent la frontière et sont internés.

117 sont faits prisonniers aux